

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 73 (1981)
Heft: 9

Artikel: La compagnonnage à Genève
Autor: Tosi, Umberto
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-386073>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Compagnonnage à Genève

*Par Umberto Tosi,
secrétaire général de l'Université ouvrière de Genève (UDG)*

Introduction*

Le Compagnonnage est entouré d'un certain mystère, voulu d'ailleurs par certains de ses membres. Se présentant comme société secrète, ses méthodes de travail, ses activités, son histoire, la qualité et la quantité de ses adhérents sont mal ou pas du tout connues de la part du grand public et même d'un grand nombre d'intellectuels qui s'intéressent à des questions économiques et sociales.

La bibliographie sur ce sujet est énorme, mais deux faits sont à remarquer:

- La plupart de ces ouvrages ne sont pas accessibles au public. Il s'agit le plus souvent de livres ou de revues régulièrement imprimés, mais qui ne sont pas vendus en librairies: l'écoulement se fait par les cayennes ou par des organisations privées para-compagnonniques. Pour donner un exemple, à Genève la bibliothèque universitaire ne possède que deux ouvrages sur le sujet; par contre j'ai pu en consulter une cinquantaine chez des particuliers ou en faisant directement la commande à des éditeurs.
- La plupart des ouvrages traitant de ce sujet diffèrent sur quelques points fondamentaux. Les documents originaux étant rares, les statistiques pratiquement inexistantes, il est très difficile de se faire une idée précise de certains problèmes.

Le Compagnonnage est donc en grande partie inconnu, même par les milieux les plus cultivés.

Quelques exemples suffiront:

Le petit Larousse de 1935, à la page 215, nous dit: «Compagnons: ouvriers affiliés, jadis à une société de compagnonnage: les compagnons faisaient de conserve leur tour de France».

* Pour la compréhension du texte, voir d'abord le «petit glossaire compagnonnique» en page 211.

Or, en 1935, le Compagnonnage n'était pas du tout mort. Deux revues officielles existaient en France et même pendant le régime de Pétain la plupart des compagnons ont été reconnus par le gouvernement.

Le professeur Bergier, pendant son cours à l'Université de Genève des années 1967–1968 sur la formation de la bourgeoisie et de la classe ouvrière a dédié une leçon au Compagnonnage avec, à mon avis, quelques imprécisions, notamment en ce qui concerne les relations de ces associations avec les corporations, le nombre des compagnons (minimisé). Il n'a pas accordé non plus assez de place à l'esprit et à la philosophie de ce mouvement. Or sans connaître cette philosophie il est très difficile de comprendre la portée sociale et économique des mouvements compagnonniques, qui ont influé sur la culture ouvrière, sur certaines méthodes de travail artisanal et même sur les syndicats les plus modernes. Il existe actuellement 5000 compagnons en France, 150 environ à Genève. Toujours à Genève, en 1956, 1957 et 1958, une cayenne défile au milieu du cortège du 1^{er} Mai. La FOBB, le plus puissant syndicat genevois, reconnaît certains compagnons. La Télévision Romande leur a consacré une émission («Enigmes de notre temps») le 7 mars 1971. Les cours industriels du soir ont organisé, pendant plusieurs années, des cours pour des Compagnons.

Des Compagnons de renommée mondiale, comme Agricol Perdiguier et Verger, sont passés par Genève et ils ont laissés des traces visibles de leurs travaux. Genève a toujours été une plaque tournante des «itinérants» et plusieurs ouvrages, surtout de maçonnerie, portent les sceaux compagnonniques.

Les «Zimmermanns» Hambourgeois, avec leurs costumes traditionnels et leurs symboles, ne font pas mystère de leur appartenance à des Devoirs compagnonniques. Or, malgré tout cela, une grande méconnaissance entoure ces milieux; le monde «cultivé» ignore le plus souvent l'apport des «Devoirs» à l'histoire sociale, économique, architecturale de Genève. Ce modeste travail voudrait essayer de mettre en lumière quelques uns des faits et gestes les plus significatifs de cette partie de l'histoire genevoise du travail.

Hypothèse de départ

Le Compagnonnage peut apparaître anachronique et folklorique à notre époque. Son poids sur la vie économique et sociale de ces deux derniers siècles peut sembler minime, surtout en termes de statistiques et de tableaux comparatifs. Pourtant deux choses me semblent intéressantes et dignes d'être analysées:

Tout d'abord la vie et l'histoire de quelques associations ouvrières qui ont des racines profondes dans le passé; qui ont énormément influencé la naissance des syndicats, la divulgation de certaines techniques artisanales (vieux secrets de métier), la formation de l'esprit ouvrier, etc.

Ensuite et surtout j'ai des raisons de penser que le Compagnonnage des deux derniers siècles a une valeur sociale et culturelle dans la mesure où il a influencé la conception du travail, ainsi que la relation de l'artisan avec la matière et l'objet fabriqué. La révolution industrielle a donné naissance aux ouvriers et à toute une série de phénomènes: relation exclusivement économique entre main-d'œuvre et employeur, spécialisation poussée, absence d'attaches affectives avec le travail, etc.

En revanche, le Compagnonnage a toujours mis en valeur le travail manuel (le «Devoir» est presque une religion). Toute la philosophie du devoir est fondée sur l'amour du travail et sur la fraternité entre ouvriers. Il me semblerait donc logique de découvrir parmi les «Devoirants» actuels une élite ouvrière, une sorte de groupement silencieux formé de gens qui aiment leur travail et qui en font une raison d'être.

Sources

Le compagnonnage étant, en principe, une société secrète, il en découle que

- la plupart des ouvrages traitant ce sujet sont souvent contradictoires sur quelques points.
- les revues et les brochures compagnonniques se limitent à des articles culturels très vagues, sans donner des chiffres précis sur le nombre des membres, leurs professions, leurs voyages, etc.
- les compagnons eux-mêmes sont très discrets et il est très difficile de se procurer du matériel d'étude (procès-verbaux de séances en cayenne, courrier, documents, etc.).

Il s'agit donc en grande partie d'un travail d'analyse et de découpage d'informations venant de plusieurs secteurs. Chaque brochure, chaque lettre que j'ai pu consulter ont été utilisées pour la reconstitution de cette courte histoire du compagnonnage à Genève.

Je distingue ici cinq sortes de sources:

- Tout d'abord plusieurs livres traitant du compagnonnage en général mais avec, parfois, des passages concernant plus spécialement Genève.
- Deux revues compagnonniques, l'une française, l'autre genevoise. Cette dernière, mensuelle, existe depuis une vingtaine d'années et j'ai pu m'en procurer une cinquantaine de numéros dépareillés.
- Un certain nombre de documents originaux: lettres entre cayennes, lettres entre compagnons, diplômes et certificats, photos de chefs-d'œuvre pour les passages de grade, etc.
- Une masse hétérogène d'informations de toute sorte et de toutes sources ouvertes au public: articles parus dans les journaux genevois, annales du Registre du commerce, procès verbaux de procès (1674 et 1965), cartes de visites avec les sceaux compagnonniques, etc.
- Enfin des entretiens avec quelques compagnons bénévoles qui m'ont aidé à exploiter ce matériel et à combler des lacunes.

A propos de ces entretiens, quelques remarques s'imposent: La tradition compagnonnique est surtout orale: le nombre précis des adhérents, les rituels d'initiation, les mots de passe, etc. ne sont jamais divulgués ni écrits. Malgré mes insistances, aucun compagnon ne m'a parlé de ce qui touche aux secrets de l'association. Cette partie sera donc nécessairement incomplète.

En plus, toujours à cause de cette tradition orale, les documents, lettres, etc. par moi cités ne seront évidemment qu'un reflet incomplet de la vie compagnonnique à Genève.

Même si les portes de cayennes étaient ouvertes au public, les archives sont brûlées tous les 25 ans; ce qui fait qu'il serait pratiquement impossible de faire un travail précis et entièrement documenté.

Certains compagnons d'aujourd'hui, Suisses et Français, s'ouvrent au monde extérieur: ils parlent de leur mouvement à la radio, ils font des cérémonies en public (mariages, par exemple), ils font des expositions de chefs-d'œuvre, bref ils s'intègrent à la vie de la cité et aux grandes idées de notre époque. Ils considèrent que le Compagnonnage actuel doit se faire connaître ou en tout cas dissoudre cette renommée de mystère qui l'entoure. C'est grâce à ce noyau que j'ai pu compléter ce travail et je tiens ici à les remercier chaleureusement. Un grand merci surtout à Monsieur Pierre Baumann, dit «la Fraternité de Plainpalais», Compagnon des Devoirs, Président de la cayenne corporative de Genève, auteur de plusieurs chansons et articles compagnonniques.

Les origines à Genève

Le XV^e siècle voit plusieurs sociétés compagnonniques en pleine expansion en France, surtout dans les villes choisies pour le «Tour»: Avignon, Toulon, Marseille, Nîmes, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Angers, Tours, Chartres, Paris, Auxerre, Lyon. Le procès et la censure de la Sorbonne contre les compagnonnages (21 septembre 1645) n'auront pas une grande influence sur la vie des cayennes.

Aucune ville suisse ne faisait partie des Tours de France traditionnels, il semblerait plutôt que les quelques cayennes existantes à l'époque en Suisse soient nées par hasard, créées par des itinérants français «sauvages» (c'est-à-dire: détachés de toute cayenne) ou par des Suisses ayant fait leur apprentissage en France ou par des réfugiés politiques. Les documents ou traces concernant cette époque sont rares: les actuelles cayennes genevoises gardent quelques chefs-d'œuvre et deux ou trois anecdotes au plus.

La notice la plus ancienne que je peux citer concerne un certain «Genevois-Va-de-bon cœur», cuisinier, compagnon du Devoir, dont les faits et gestes se passent en 1559 (Le Compagnonnage No 6-7-8-9 de 1968). Son nom était *Benoit Rouget*, fils d'un aubergiste tenant enseigne «A la Pomme D'Or», au Bourg de Four. Notre jeune homme s'intéresse à la vie politique de la cité et il semble ouvert aux problèmes de

l'époque. L'article cité donne un panorama très intéressant de la vie, de la morale, des mœurs de la Genève du XVI^e siècle. Après la mort de Calvin, Benoit part pour Loriol dans le but d'aider un cercle à tenir un hôtel. Après plusieurs aventures de cape et d'épée, notre marmiton demande aide et refuge à un certain Maître Bon, patron des «Trois Chapons» à Montélimar.

Ce personnage étant compagnon complet, il prend à cœur la formation et l'avenir du jeune genevois qui, en 1574, est initié dans une cayenne de cuisiniers. Après plusieurs questions le garçon est reçu dans la «Corporation» et il reçoit le nom de «Genevois-va-de-bon-cœur». Deux jours plus tard Benoit rentre à Genève et il s'installe à la «Pomme d'Or» paternelle. Quelques temps après il sert un repas à un certain Michel Roset, homme politique qui revenait de Berne et au Magnifique Conseil. Bref, peu à peu il s'intègre à la vie de la cité, il combat contre les Savoyards, il se marie... Le récit se termine par sa rencontre avec un autre compagnon de passage.

Je cite: «Dans l'après-midi, alors qu'il surveille le nettoyage des cuivres, un homme entre, le regard furtif qu'il lance à Benoit lui fait comprendre qu'il veut lui parler. S'approchant de lui l'inconnu fait un *signe*, et notre ami lui dit: – Prends place, ma maison est la tienne, que veux-tu boire? – Mon nom est Avignonnais, soutien du Devoir, j'arrive de Chambéry où ton ancien Maître m'a reçu et appris les secrets du métier, voici le «coin» pour te prouver mes dires...»

A part Benoit et Cornoud, d'autres aspirants ou compagnons vinrent à Genève comme itinérants ou pour s'installer pendant les quatre siècles suivants. Plusieurs sources en font état et je me limiterai à en citer quelques unes. Corneart («les Compagnonnages» p. 144) parle de plusieurs ouvriers romands qui entrèrent dans les rangs des compagnons sous l'Empire Napoléonien; en 1838, des enfants de Maître Jacques vont fréquemment à Genève (p. 146). Les mémoires de Perdiguier, qui est une des figures les plus saillantes de l'histoire du compagnonnage, ont été écrites à Genève, en même temps qu'une correspondance nourrie avec Victor Hugo (Atlantis: p. 339).

Un autre aspect intéressant de cette question concerne les liaisons entre les Compagnonnages français ou suisses et les Carbonaris. Des relations ont existé, dès leur naissance, entre les «ventes» françaises et la plupart des sociétés compagnonniques. Les «Bons cousins» avaient d'ailleurs emprunté aux compagnons une bonne partie de leurs rituels et de leur structure, le carbonisme se développe dans les zones notoirement riches en compagnons. Le «Devoir» de Maître Jacques semble avoir été le plus lié aux bons cousins et plusieurs auteurs décrivent d'une façon anecdotique la solidarité existante entre les deux associations. Je cite (Corneart: p.206–207): «Quoique pauvres, ces ouvriers (Lieu: Normandie) exercent l'hospitalité les uns envers les autres, même envers des forgerons étrangers, dès qu'ils s'annoncent comme *cousins*, et qu'ils ont prouvé qu'ils le sont en forgeant une barre de fer qu'on leur présente, à porter sous le

manteau; cet usage était pratiqué aussi par les compagnons maréchaux bien avant, semble-t-il, leur affiliation régulière au Devoir. En 1866 les compagnons de Châlon faisaient connaître qu'il y avait encore des Bons cousins ou fondeurs appartenant à la charbonnerie.»

Or, après la décapitation de Babeuf, son principal lieutenant, Philippe Buonarroti, fut d'abord exilé à Genève, ensuite, après la chute de l'Empire, il s'y installa; il en sera expulsé en 1823.

Les Labouristes ayant fondé de tous côtés des sociétés secrètes qui appartenaient aux Carbonaris, il me semblerait logique de supposer que Buonarroti ne resta pas inactif à Genève. Un certain nombre de traditions orales et des anecdotes renforcent cette hypothèse.

Plusieurs idées et buts sociaux des Carbonaris seront par la suite repris par la Franc-Maçonnerie, qui reprit aussi les symboles et les idées des compagnons. Bref, tout semble prouver que les compagnons français, suisses et genevois, eurent des rapports étroits et des échanges avec les «Bons cousins» français, italiens, suisses et genevois.

Toujours entre le XV^e et le XIX^e siècle, hambourg, capitale du compagnonnage germanique, envoya à Genève bon nombre de Zimmerer (ou Zimmermann) spécialisés dans tous les travaux de charpente.

Les compagnons Hambourgeois avaient et ont encore aujourd'hui des rites et une structure à part. Les autres «Devoirs» les ignoraient, ce qui fait que peu de traces restent de leur passage à Genève. Des charpentiers genevois m'ont assuré que tel ou tel travail, encore visible aujourd'hui aurait pu être réalisé seulement par des «Zimmermann». Des granges, des entrepôts démolis et reconstruits sur le modèle original porteraient les traces de la technique des Hambourgeois. Des entrepreneurs m'ont assuré que déjà leur père et leurs grand-pères avaient eu recours aux Zimmermann pour des travaux en bois de grande envergure. Il serait intéressant de contrôler soigneusement certaines vieilles constructions en bois pour chercher les marques des Hambourgeois, ou de contrôler aussi à Hambourg si des documents quelconques permettraient d'éclairer cet aspect. Les cayennes, il est vrai, brûlent les archives de temps à autre, mais des vieux compagnons gardent toujours quelques pièces et bon nombre sont souvent dans les bibliothèques, pour une raison ou pour une autre. Depuis le XV^e siècle, Genève a connu plusieurs compagnonnages (Devoirs de Maître Jacques, Zimmermann, Soubise, etc.), ce qui est prouvé par quelques documents précis.

Ces compagnons apparaissent souvent comme bien intégrés dans la cité et faisant partie d'une élite ouvrière. La sélection sévère et les enseignements techniques donnés dans les cayennes devaient produire de très bons artisans. Plusieurs points concernant ce chapitre mériteraient d'être éclaircis, notamment en ce qui concerne le nombre des cayennes actives, les relations avec les Carbonaris, la situation juridique (en droit compagnonique) de Genève face aux divers rites français et allemands, le rôle joué sur le plan international... Genève, a-t-elle jamais été «ville interdite» (mise à l'index) ou a-t-elle été ville refuge?

Des recherches plus poussées et plus systématiques pourraient probablement éclaircir la plupart de ces points.

Petit glossaire compagnonique

Les mouvements compagnoniques européens pourraient être examinés sous plusieurs aspects: légendes, histoire, philosophie, structures administratives, économiques et sociales, usages et coutumes, rapports culturels et économiques avec l'extérieur.

Les éléments de base de ces mouvements sont à peu près les mêmes partout: Genève n'a jamais été isolée, même si, le plus souvent, elle n'a été que le reflet de la France et de l'Allemagne. Pour ces raisons, quelques notions de base sont nécessaires pour comprendre les divers aspects de l'histoire des compagnonnages à Genève, ces notions sont variées et elles touchent à plusieurs secteurs des sciences sociales.

Le but de ce travail étant plutôt limité et restreint à une seule ville, je délaisserai ces notions de base en supposant que le lecteur les connaisse déjà. Pourtant, les compagnons ont énormément de mots, de phrases, de symboles propres que je devrai souvent citer. Je ferai donc une liste, non exhaustive, des expressions les plus usuelles pour aider à la compréhension de ce texte; cette liste ne veut être qu'un petit glossaire aide-mémoire pour la terminologie européenne et rien de plus.

accolade: baiser fraternel entre compagnons ou avec la «mère».

acquit: règlement d'une dette entre compagnons ou entre membres partant et la cayenne qui les a hébergés. Le compagnon qui ne lève pas son acquit en est puni par la cayenne.

adoption: cérémonie rituelle qui se fait en cayenne et par laquelle un jeune homme est reçu comme aspirant.

affaire: dit aussi «carré». Passeport d'un compagnon. Il s'agit d'une feuille de papier pliée en carré selon une méthode très spéciale et difficile à faire. Le carré, scellé, contient le curriculum du propriétaire et il est lu devant chaque nouvelle cayenne. Il porte aussi les sceaux des villes traversées, il est brûlé à la mort du propriétaire.

amende: peine, le plus souvent financière, qui frappe le compagnon qui a été malpoli en cayenne ou à table.

ancien: compagnon qui a certaines responsabilités dans un banquet. Parfois il signifie aussi l'ex-membre d'une cayenne ou celui qui a terminé ses voyages.

arrosage: libation accompagnée de chants pour un membre qui part.

aspirant: première étape du compagnonnage, après l'adoption.

boire en règle: boire selon certains rites.

brevet: certificat ou diplôme donné le jour de l'initiation.

bruleur: celui qui part d'une cayenne sans lever son acquit. Les autres cayennes lui seront interdites jusqu'au règlement des comptes.

canne: insigne fondamental du compagnon. Elle a le bout en fer (jusqu'au siècle dernier, les membres de rites différents se battaient quand ils

se rencontraient) et elle est souvent vide sous le pommeau (pour y garder les documents).

cayenne: local de réunion, sombre, rectangulaire, strictement interdit aux non-compagnons. Elle indique aussi l'assemblée des compagnons. En Suisse romande, à part Genève, des cayennes existent à Lausanne et Neuchâtel.

chaîne-d'alliance: cérémonie pendant laquelle les membres d'une cayenne se tiennent par la main en chantant. Elle symbolise l'unité et la fraternité. A la mort d'un compagnon la chaîne est faite ouverte, sans se donner la main, pour marquer le fait que, pour le moment, elle est cassée. Des chaînes en métal ou peintes sur les parois désignent souvent les cayennes.

chef-d'œuvre: travail exécuté par un compagnon après ses voyages utilisé comme examen par la cayenne. La plupart de ces travaux sont vraiment des chefs-d'œuvre et ils nous dévoilent des techniques souvent perdues. Le musée compagnonnique de Tours contient plusieurs chefs-d'œuvre français; la cayenne genevoise de l'Union compagnonnique en a quelques-uns.

compagnon: deuxième étape du compagnonnage (aspirant, compagnon, compagnon fini, à Genève U.C). Le compagnon fini est appelé Maître. Selon les classiques ce terme dérivé de «cum panis»: celui qui partage le même pain, d'où aussi le mot «copain». Selon Vergez de «compas» (compas-nion).

conduite en règle: cérémonie dans laquelle les membres d'une cayenne accompagnent un partant jusqu'à la banlieue de la ville. Après l'accolade finale le partant ne peut plus se retourner malgré les cris et les sollicitations des restants.

conduit de grenoble: expulsion d'un compagnon indigne.

coterie: nom donné à tous les compagnons travaillant dans le bâtiment.

couleurs: rubans rouges ou blancs portés dans les cérémonies. Symboles de l'état de compagnon. Après une expulsion les couleurs d'un compagnon indigne sont brûlées et les cendres dispersées.

dame hôtesse: femme choisie par une cayenne pour l'entretien du siège et pour l'aide aux jeunes itinérants. Elle a le rôle de cuisinière, comptable, assistante sociale, lingère. Après une période variable elle peut être invitée à participer à certaines activités de la cayenne comme «mère». La «mère» a un ruban et certaines prérogatives: entre autre, c'est la seule femme qui puisse entrer dans une cayenne. En général elle est propriétaire ou gérante d'un hôtel pour les itinérants. Les compagnons ont beaucoup d'attachement et de respect pour leur «mère».

devoir: terme compliqué à cause de ses nombreuses significations et des secrets qui l'entourent. Il peut désigner le compagnonnage en général, le style de vie de ses membres, telle ou telle association, telle ou telle cérémonie. «Faire son devoir» signifie respecter certaines règles de vie du compagnonnage (travail, moralité, religion, solidarité, etc.). Plusieurs chansons compagnonniques concernent le Devoir qui reste pourtant

insaisissable: il est en principe le «mystère No 1» des rites compagnonniques. Certains compagnons passent leur vie dans les cayennes sans rien comprendre au «Devoir».

joints: anneaux d'or que les vieux compagnons portaient aux oreilles. Actuellement les Zimmermann Hambourgeois les portent à l'une ou à l'autre oreille ou aux deux selon leur degré dans la hiérarchie de la société.

mère: dame hôtesse initiée et reçue en cayenne.

nom du compagnon: nom donné à l'aspirant le jour de son initiation. Il est composé par le pays ou la région d'origine et par la première impression qu'il a donnée aux membres de la cayenne. Exemple: Toulousan le Cœur Content, Genevois la Fraternité, Valaisan la Fermeté. La mère aussi reçoit un nom compagnonnique le jour de sa réception (A Genève, à l'Union compagnonnique Valaisanne la Bonté).

pays: tous les compagnons exceptés les travailleurs du bâtiment.

premier en ville: chef et responsable des compagnons d'une cayenne. Par exemple Genève, avec trois cayennes, a actuellement trois «Premiers en ville».

réception: cérémonie fondamentale par laquelle l'aspirant est reçu compagnon ou la Dame hôtesse mère. Entourée d'une discrétion presque absolue, cérémonie mystique, peu de renseignements existent à ce sujet. Il semble que l'aspirant passe par certaines épreuves et, si l'avis des présents est favorable, s'il en est jugé digne, reçoit l'initiation, la canne, les couleurs, etc... Il semble que cette cérémonie marque le compagnon pour la vie. La plupart des textes ne concordent pas sur les modalités de la réception; tous les compagnons que j'ai pu connaître ont été très vagues à ce sujet. Il semble que l'aspirant après certaines épreuves physiques et psychologiques (fermeté, honnêteté, amour du travail) soit mis en face de certaines vérités fondamentales.

reconnaissance: gestes et mots par lesquels les compagnons se reconnaissent entre eux. Souvent ces moyens de reconnaissance diffèrent selon les rites ou le «Devoir». Il semble que les compagnons installés dans une ville se font reconnaître aussi par des marques sur leurs cartes de visite ou sur l'annuaire du téléphone. Ce secteur aussi fait partie des secrets de l'Association et les renseignements que je possède sont très vagues et contradictoires.

remarque ou marque: signe particulier gravé dans la pierre ou dans le bois par lequel les compagnons signent leur travail. A Genève, plusieurs de ces signes existent sur des édifices publics ou privés (autoroutes, Palais de l'ONU, fontaines, cheminées privées.)

renégat: expulsé du compagnonnage par indignité, ses couleurs sont brûlées en cayenne.

rouleur ou roleur: compagnon qui est chargé de trouver du travail aux nouveaux et de soigner les relations entre employés et employeurs; il doit connaître parfaitement la ville et le marché de la main-d'œuvre. Il tient la première place aux banquets et dans les cortèges, il doit mettre une bonne ambiance pendant les repas et les libations.

signes: gestes pour se faire reconnaître.

santé: geste rituel et traditionnel fait pendant les libations.

trait: discipline enseignée dans certaines cayennes (bois, bâtiment) par les anciens. Elle ressemble à la géométrie descriptive et elle peut s'appliquer aux constructions en bois (menuiserie ou charpente), en pierre et en béton. D'origine très ancienne, le trait utilise des concepts et des théories de structure, de poids, de poussée, etc. Certains schémas stéréotypes (ogive, carré, etc.) sont appliqués à des constructions modernes et des spécialistes du trait peuvent faire concurrence à un ingénieur sans pour cela en avoir le bagage théorique.

Les Zimmermann surtout sont connus pour leur capacité dans ce domaine, souvent inexplicable pour qui est formé aux méthodes classiques et officielles de travail. A Genève, certains travaux de charpente étaient ou sont signés par l'architecte ou l'ingénieur, mais les calculs viennent entièrement de la part des compagnons. Une analyse détaillée du Trait et de ses applications mériterait d'être faite par un technicien. Les vieux compagnons se faisant toujours plus rares et les jeunes prenant d'autres chemins, cette science ouvrière se perd peu à peu. A Genève deux ou trois compagnons ont des notions du Trait. La plupart des compagnons actuels ne savent pas expliquer comment les anciens ont pu faire certains travaux: plusieurs chefs-d'œuvre conservés à Genève témoignent d'une adresse et de techniques peut-être perdues.

L'Union compagnonnique

Histoire

L'Union compagnonnique fut créée à Genève en 1892. Reflet de la même Union créée en France en 1874, elle regroupait tous les «Devoirs» existant à l'époque, sauf les Zimmermann qui sont restés toujours des isolés. Les passions politiques et les divisions entre les Devoirs ayant toujours été moins fortes en Suisse qu'en France, il n'est pas illogique d'imaginer que la plupart des compagnons de 1892 deviennent membres de l'Union. La tradition orale parle à ce propos d'un compagnon forgeron qui aurait importé à Genève les grandes idées de regroupement et qui aurait été le premier Président de la nouvelle association.

Les présidents de l'Union compagnonnique (U.C.) genevoise de 1893 à 1898 furent:

- L. Jacques: compagnon maréchal
- J. Freppaz: compagnon tailleur de pierres
- J. Griot: compagnon charpentier
- L. Charrière: compagnon tailleur de pierres

Le premier congrès de l'U.C. eut lieu à Paris en 1889. A cette occasion probablement, les compagnons genevois, représentés par le Pays Jacques, décidèrent ou acceptèrent de se réunir et ils furent reconnus par les dirigeants français de l'U.C. Aucun document officiel de l'Etat de Genève fait acte de cette fondation. Par contre, en 1912, la Société est

inscrite au registre du Commerce (Société Mutuelle et philanthropique – Utilité Publique – Chancelier Leclerc – Archives du Registre du Commerce, Hôtel de ville).

De la date de la fondation jusqu'en 1920 le nombre des membres suit une progression constante; malheureusement aucun document ne peut préciser ce nombre. Selon des sources orales différentes la moyenne devrait tourner autour de 80 (tous installés à Genève). En même temps une centaine d'itinérants, surtout Français, passaient par année en ville; ces derniers restaient en moyenne de 3 à 6 mois, ils étaient le plus souvent soutenus par les camarades déjà installés et ils profitaient de leur Organisation (Logis, Mère, Rouleurs, etc.). Les professions exercées par les itinérants ou les indigènes étaient: selliers, maréchaux-ferrants, bottiers, serruriers, menuisiers, horlogers, tailleurs de pierre.

Les besoins du marché et une vieille tradition de confiance faisaient que les rouleurs ou les premiers en ville arrivaient facilement à faire embaucher les nouveaux arrivés.

L'année 1920 est considérée par la plupart des compagnons actuels comme l'apogée de leurs associations: Genève était alors une plaque tournante du compagnonnage européen et le chiffre cité de 100 itinérants par an constituait un maximum jamais atteint auparavant sauf peut-être dans les temps malconnus des origines. Les locaux actuels de l'U.C. montrent les capacités et l'attachement au *Devoir* des auteurs. Certains travaux en bois ou en pierre devaient en effet demander plusieurs mois d'activité et des techniques qui sont aujourd'hui perdues. Des pierres friables comme l'ardoise, par exemple, étaient ciselées d'une manière telle que des carreleurs contemporains ne savent pas l'expliquer.

Par les chefs-d'œuvre, par les travaux en ville et par des documents restés jusqu'à nos jours on peut facilement considérer les compagnons de ces années comme une élite ouvrière à tous points de vue: travail, vie sociale, conscience des droits et des devoirs. Comme dans le passé, quand l'organisation sociale et juridique du travail n'existait pas, les compagnons avaient une structure, une conscience politique et morale, les moyens de se défendre etc. qui n'avaient rien à envier aux plus modernes syndicats ou sociétés de secours d'aujourd'hui.

De 1920 à ces dernières années, leur nombre, par contre, n'a cessé de baisser. Plusieurs raisons expliquent cette courbe descendante.

Une de ces raisons fut, vers 1925, l'initiative Fonjallaz; elle fit fondre les effectifs des cayennes. M. Fonjallaz, chef du mouvement fasciste suisse pendant les années précédant la deuxième guerre mondiale, essaya de faire passer une loi interdisant les sociétés secrètes. Le même type de loi avait été déjà appliqué en Italie par Mussolini. Par peur des représailles, les loges maçonniques et les cayennes virent une partie de leurs membres s'éloigner, d'autres, candidats probables, arrêtèrent leurs démarches. Bref, même si la loi ne passa pas, elle empêcha les cayennes de travailler et surtout de recruter de nouveaux membres au rythme normal. Les locaux étaient souvent surveillés, les compagnons

accusés de «cérémonies blasphématoires» comme en 1600 et de pratiquer une politique antinationaliste (à cause de l'Union fraternelle qui devait lier tous les compagnons européens). L'initiative Fonjallaz laissa après elle une atmosphère et des préjugés qui firent beaucoup de tort aux membres du Devoir. Une autre raison fut la crise des années 30 qui fit faire faillite à nombre de petits patrons et artisans.

Un fait à remarquer: pendant ces années de crise économique qui provoquait une baisse des effectifs et des activités des cayennes locales, on constatait en même temps l'arrivée de plusieurs compagnons français ou Hambourgeois chassés de chez eux par le chômage; ils espéraient trouver du travail en Suisse. La solidarité entre les compagnons genevois et ce surplus d'itinérants jouait comme pour le passé. Malgré les temps difficiles, plusieurs épisodes et anecdotes encore vifs dans l'esprit des compagnons les plus âgés témoignent de cette solidarité internationale. La guerre posa plusieurs problèmes aux compagnons du monde entier: les Hambourgeois furent mis à l'index par Hitler, alors que certaines des associations françaises furent reconnues par Pétain. A Genève les remous de l'initiative Fonjallaz, les pressions des fascistes et les difficultés de l'époque firent fermer officiellement, les travaux de la cayenne de l'U.C.

Je dis officiellement, parce qu'il semblerait qu'en réalité un certain nombre, restreint, de membres du *Devoir* continuèrent à tenir des séances chez des particuliers ou dans des locaux improvisés. L'année 1942 voit une cayenne réduite à 15 ou 20 membres plutôt âgés.

Dès la fin de la guerre le nombre augmente d'une façon constante. Ils sont une trentaine en 1950, une quarantaine en 1960, 50 à peu près de nos jours.

Quelques faits qui se sont produits entre les deux guerres doivent être notés. – En premier lieu, le Tour de France, obligatoire pour tout compagnon de vieille souche, tombe en désuétude; il est pratiqué toujours plus rarement. Après la deuxième guerre mondiale, la plupart des nouveaux membres n'ont pas fait le Tour de la France. Les vieux crient au scandale, mais plusieurs facteurs rendent ces voyages trop difficiles. En plus les écoles techniques et les échanges de connaissances techniques entre les pays rendent toujours moins nécessaire ce déplacement pour les jeunes. La naissance ou la stabilisation de professions nouvelles font aussi que des candidats électriciens ou mécaniciens peuvent être reçus compagnons à côté des selliers, des bottiers et des maréchaux-ferrants.

Les changements intervenus entre les deux guerres au niveau de la formation des apprentis font que les aspirants ou les compagnons peuvent acquérir leur culture professionnelle en dehors de la cayenne. Le trait n'est donc plus enseigné, ni les secrets de métiers, comme autrefois. Des transmissions de bagages professionnel ont toujours lieu, mais à un niveau plus individuel, de patron à apprenti.

Enfin, les changements économiques et sociaux de la cité obligent bon

nombre de compagnons artisans ou ouvriers à se recycler. En 1950 la plupart des membres les plus âgés de la cayenne exercent une profession intellectuelle.

En 1947 le Registre du Commerce reçoit de légères modifications aux statuts de 1912. Une chose à remarquer dans ces modifications: les compagnons ont un vocabulaire à eux pour indiquer le Président, le secrétaire, etc. En 1912 leur Société pouvait être prise, d'après les statuts, pour un club de pétanque ou de secours mutuel comme il y en avait à l'époque. En 1947, par contre, certains termes compagnonniques sont utilisés dans les statuts officiels (1^{er} compagnon à la place de 1^{er} Vice-Président, Maître de cérémonie, Rouleur, etc.) Les statuts de 1956, beaucoup plus complets, précisent encore mieux la nature, la structure, les buts de la Société.

1963 voit une augmentation des activités et des effectifs de la cayenne. Le 18^e congrès international triennal de l'Union compagnonnique a lieu au Palais Wilson, à Genève, du 5 au 8 septembre de cette année-là. Parmi les personnalités invitées à ce congrès ou faisant partie du Comité d'Honneur, on pouvait remarquer le Président du Conseil d'Etat, le maire de la ville et le Consul de France. Une brochure fut imprimée à cette occasion.

Structure et effectif actuel

A tout postulant ou candidat à l'U.C. est remis une feuille dont je cite ici le texte intégralement: *«L'Union compagnonnique est une société à caractère initiatique. L'Union compagnonnique de Genève est dépositaire de la Tradition orale et de l'influence spirituelle de l'Union compagnonnique des Compagnons du Tour de France et des Devoirs Unis. Union fondée à Paris en 1889 par une partie des anciennes corporations du compagnonnage.»*

Si l'on met à part les cas de la survivance possible de quelques rares groupements de l'hermétisme chrétien du Moyen-Age, de toutes les organisations initiatiques qui sont répandues dans le monde occidental, il n'en est que deux qui peuvent revendiquer une origine traditionnelle authentique et une transmission initiatique réelle. Ces deux organisations à vrai dire n'en furent primitivement qu'une seule, bien qu'à branches multiples. Ces organisations sont le compagnonnage et la maçonnerie. Tout le reste n'est que fantaisie.

L'origine du compagnonnage se situe en Egypte. 2770 ans avant Jésus-Christ, la création de groupements à caractère compagnonnique a été institué entre la III^e et IV^e Dynastie, car il y eut à cette époque en Egypte certaines catégories d'ouvriers qui furent affranchis et formèrent une communauté rattachée à la religion secrète des prêtres. L'étrange concordance entre les deux initiations des prêtres et des compagnons, les épreuves identiques, sont le témoignage d'une transmission initiatique ininterrompue. Plus près de nous, la construction du Temple de Salomon marque d'une façon éclatante et visible la réalisation opérative de ces

hommes de métier à qui nous devons la transmission d'une influence spirituelle et d'un enseignement traditionnel.

L'Union compagnonique de Genève n'exclut personne pour ses croyances, elle respecte toutes les opinions politiques ou idées religieuses ainsi que les sympathies de chacun, mais en interdit toute discussion dans ses réunions, ses écrits ou ses Assemblées.

Elle considère le travail comme une des lois les plus impérieuses de l'humanité, aussi banit-elle de son sein l'oisif et le paresseux. A l'homme, elle recommande les devoirs sacrés de la famille.

Son but est l'instruction professionnelle et morale de ses adhérents ainsi que de faire comprendre à chacun son sens du Devoir. Elle vise à encourager les uns et les autres à bien faire, à suivre les chemins de l'honneur, à être intimement unis par les liens de l'estime, de la confiance, de l'amitié, et de la fraternité. L'Union compagnonique veut propager les saines doctrines, exercer la bienfaisance réciproque, élever professionnellement, moralement et intellectuellement ses membres.

A tout homme qui frappe à la porte de son Atelier, L'Union compagnonique demandera de justifier son savoir professionnel, son honnêteté, son désir de bien faire et l'amour de ses frères.

Cette brève déclaration officielle définit en quelque sorte la philosophie, les moyens et les buts de la cayenne genevoise de l'U.C. Dirigée par un comité d'une dizaine de personnes, elle tient ses séances en moyenne deux fois par mois dans ses locaux, spécialement aménagés (cuisine, bar et salle de banquets, Temple ou cayenne proprement dite). Elle publie une revue mensuelle (*Le Compagnonnage*) qui sert aussi à la cayenne de Lausanne et qui est distribuée seulement aux membres et aux annonceurs.

Les travaux du mois sont toujours annoncés dans cette revue. Exemple pris sur les numéros de 1965:

«Planche des travaux de Mai 1965

Vendredi 7 mai: Cercle ouvert à 20.30 h; libre. Vendredi 14 mai: Cercle ouvert à 20.30 h; instruction compagnonique. Vendredi 21 mai: Cercle ouvert à 20.30 h; comité. Vendredi 28 mai: Assemblée mensuelle, présence et couleurs obligatoires. Initiation.»

La plupart des séances sont consacrées à l'instruction pour les aspirants ou les compagnons, aux initiations et aux délibérations collectives. L'instruction ne concerne pas les techniques professionnelles, mais la philosophie, l'histoire, le symbolisme et les buts sociaux du compagnonnage. L'activité extra-muros est très importante, je cite quelques lignes de la même revue:

«Dimanche 26 juin 1966: Déplacement à Annecy pour fêter les 60 ans de compagnonnage des Pays...» etc.

«Septembre 1970: Notre mère de Genève, Valaisanne la Bonté, remercie tous les compagnons aspirants et famille qui lui ont témoigné leur sympathie pendant son hospitalisation.» etc.

«Mai 1970: Les cuisiniers et les compagnons en général sont invités à

assister le mercredi 13 mai à l'Hôtel de Genève à 20.30 h. à une conférence avec film sur la conservation moderne.»

Bref, les activités en cayenne sont à peu près la moitié du temps qu'un compagnon dédie à la société (Visite aux Pays et Coteries malades, assistance aux itinérants, préparation de travaux manuels ou intellectuels, etc.)

Rattachée à l'U.C. française, la section genevoise a en pratique toute liberté d'action. Elle est souvent citée dans le journal français («Le compagnonnage») sous la rubrique: «Vie de nos cayennes». Des contacts étroits avec ses consœurs de Lausanne, Neuchâtel, Annecy, constituent une bonne partie de ses activités à l'extérieur.

Les passages ou initiations aux deux grades successifs à la réception (Compagnon et maîtres) sont décidés par les membres ayant déjà le grade postulé par le candidat sur la base de sa présence aux réunions d'instruction, d'un travail manuel (chef-d'œuvre) et d'un examen de culture compagnonique.

Contrairement aux méthodes anciennes, les capacités spécifiquement professionnelles ne sont plus prises en considération. Ce facteur, avec l'abandon du Tour de France, est un des éléments qui séparent le plus nettement cette cayenne des traditions et des coutumes du passé. Je vais essayer d'en donner une explication.

Les *effectifs actuels* comportent une cinquantaine de membres dont 30 ou 35 assidus aux réunions et aux autres activités. Il faut remarquer ici qu'un compagnon accompli ou Maître restera tel pour toute sa vie (comme un prêtre) et que même si ses activités professionnelles ou familiales ne lui permettent pas une présence constante en cayenne, pour celle-ci il sera toujours un initié sur lequel elle pourra compter en cas de besoin. Dans cette optique il est naturel que la plupart des itinérants cherchant du travail soient aiguillés vers les compagnons installés comme petits patrons ou artisans. L'âge des membres varie de 24 à 65 ans et plus. Les trois quarts ont passé la quarantaine. Ces dernières années surtout, le Comité Directeur a fait de grands efforts pour recevoir de jeunes recrues. Les professions sont très variées et une mise au point est nécessaire à ce sujet. Les statuts (art. 111) et les traditions compagnoniques exigent que le candidat à la réception exerce une profession manuelle; tous les aspirants sont donc des artisans ou des ouvriers. Or, pour des raisons diverses une bonne partie des candidats reçus changent de profession après un certain nombre d'années ou, suivant l'évolution naturelle de leur profession, abandonnent le travail physique.

Cela découle des changements économiques et techniques qui mettent un terme à certains métiers (bottiers, maréchaux-ferrants, selliers etc.), de l'évolution personnelle des compagnons, facilitée aussi par les activités de la cayenne, qui abandonnent peu à peu les activités manuelles pour devenir techniciens ou employés.

La moitié à peu près des membres de la cayenne sont donc des employés ou des enseignants de métiers techniques ou de petits patrons et qui ne

touchent plus aux outils de leur vieux métier. Les autres sont des cuisiniers, des menuisiers, des carreleurs, des électriciens, des mécaniciens. Les cuisiniers sont les plus nombreux. Une section spéciale avec des activités plus typiques rattachées à leur profession existe au sein de la cayenne. Cette section et le grand nombre de compagnons cuisiniers à Genève s'expliquent par le fait que cette profession, contrairement à d'autres, comporte encore plusieurs stages de formation dans des villes ou des pays différents. C'est une des rares professions actuelles où les voyages sont nécessaires pour la formation, ce qui répond parfaitement aux idées et aux méthodes du Compagnonnage en général.

A part les membres de la cayenne, un certain nombre de Compagnons français de l'U.C. viennent travailler à Genève au cours de leur période de formation, qui n'est pas nécessairement un Tour de France. Ce dernier, en effet, a repris force et vigueur en France. L'Etat a même mis 15 Centres d'hébergement à leur disposition, mais il n'est plus obligatoire comme par le passé.

Les Compagnons itinérants (de 5 à 10 par année en moyenne) restent en général une année; ils reçoivent souvent l'hospitalité de la *Mère* et en tout cas l'aide et la sympathie des Compagnons genevois. Jusqu'en 1966 la Mère de Genève, «Valaisanne la Bonté», gérait un hôtel (2 rue de Candolle) pour des itinérants. Depuis la démolition du Mirabeau ces jeunes gens sont logés et reçus chez des particuliers.

La vie culturelle.

Le Compagnonnage en général est basé sur une philosophie et une manière d'envisager le travail, les relations humaines, la vie. La cayenne genevoise ne fait donc que suivre dans ses grandes lignes cette philosophie et par elle se rattache à l'U.C. française et aux idées qui l'ont créée et alimentée.

La description de ce système culturel, s'il était possible d'en faire une, prendrait probablement une bibliothèque entière. Je me limiterai ici à faire remarquer quelques points fondamentaux:

- Le travail manuel est considéré sous certains aspects religieux. La relation entre l'objet fabriqué et l'Homo Faber est dense de significations profondes qui frisent l'ésotérisme. Une partie du Compagnonnage se trouve dans cette relation.
- Le travail, instrument et moyen de relations sociales, présuppose une morale et un *modus vivendi* sociaux. La morale compagnonnique est très rigide et le sens du devoir professionnel, familial et civique très fort.
- L'exercice d'une profession ne peut pas être détachée de sa morale professionnelle et de l'amour fraternel entre ceux qui l'exercent.

Pour arriver à la pleine conscience des significations qu'implique la vie professionnelle et sociale, les Compagnons ont donc un grand nombre d'activités culturelles et fraternelles (conférences, discussions, banquets, etc.)

La plupart des numéros de leur revue invitent à telle ou telle manifestation, fermée ou publique. Le niveau scolaire et culturel de la moyenne des Compagnons est nettement supérieur aux ouvriers de la même catégorie professionnelle. L'approche de n'importe quel sujet technique part toujours d'une optique philosophique.

L'étude systématique (1 ou 2 fois par mois) de la symbolique compagnonnique est le plat de résistance de leur vie culturelle. Cette discipline analyse tous les symboles de la société: trois points, compas, équerre, mains entrelacées, chaînes, étoiles, couleurs, canne, certains mots de passe, etc. Une analyse du contenu de leur revue serait très significative: sur 100 pages, une trentaine sont dédiées d'une façon ou de l'autre à l'étude des symboles. Leur vocabulaire est passé au crible. Et tous les gestes, tous les mots, tous les outils sont analysés.

Il serait trop long de citer ici une seule partie de ces analyses, souvent enrichies par plusieurs siècles d'expériences. Une partie de ces symboles (La pendule à Salomon, Le chemin de Compostelle, Le Labyrinthe, etc.) ont une signification philosophique et technique. Les anciens charpentiers, les maçons, par exemple, appliquaient à leurs constructions des schémas, des lois, des principes tirés de la Pendule à Salomon ou d'autres dessins stylisés du même type. Ces dessins-schémas représentent un résumé de lois, de théorèmes, de corrélations géométriques. Les Compagnons actuels n'ont plus l'occasion d'appliquer ces connaissances, mais leur étude théorique reste en vigueur.

Sur le plan politique, la situation de la cayenne est difficile à définir. La plus entière liberté individuelle est affirmée par les statuts et par les traditions.

La cayenne elle-même ne prend jamais un engagement politique tout en permettant à ses membres de choisir les idées ou les partis qu'ils préfèrent. Il faut peut-être souligner un certain côté conservateur. La plupart des Compagnons étant plutôt mal à l'aise dans le système socio-économique actuel, il est naturel qu'ils restent attachés à certaines images du passé. Leur conception du travail et du devoir les laissent souvent pensifs face aux mouvements gauchistes de la ville. De plus, une bonne moitié étant de petits patrons ou des employés, ils soutiennent évidemment les idées de leur classe. Enfin la moyenne d'âge (40 ans) exerce aussi son poids sur la balance.

Une question qu'il est maintenant bien naturel de se poser est la suivante: les Compagnons genevois de l'U.C. ont-ils, comme leurs ancêtres, des secrets de métier? Ont-ils des connaissances professionnelles partagées entre eux et que les autres travailleurs ignorent?

En premier lieu, il faut remarquer que, contrairement au passé, les réunions en cayenne ne servent jamais à la transmission de techniques professionnelles. L'abandon du Tour de France et l'organisation actuelle de la cayenne font que les aspirants et les Compagnons utilisent pour leur formation seulement les possibilités offertes par la ville (apprentissage, cours théoriques, spécialisations chez des patrons). Le *trait* n'est

pas enseigné dans les cayennes ni dans les autres disciplines techniques traditionnelles du Compagnonnage. A part les raisons déjà citées, la variété des métiers des adhérents rendrait cette formation impossible. Des brides de *trait* ou de techniques particulières sont par contre diffusées par des conférences, des visites, des expositions commentées de chefs-d'oeuvre. En plus, il est clair que les vieux Compagnons de tel ou tel métier fassent profiter, de façon non officielle, les jeunes de leur expérience et de leurs «secrets de métier». Les chefs-d'oeuvre que j'ai pu voir, ou dont j'ai entendu parler, montrent parfois des techniques que je n'ai pas vues utiliser par les ouvriers non Compagnons de la même catégorie. Ces transmissions de connaissances auraient donc lieu par des voies indirectes. L'atmosphère stimulante de la cayenne, les exemples des ancêtres, le brassage d'idées et de professions, l'amitié qui lie les membres sont probablement les facteurs fondamentaux de cette formation indirecte. La plupart des membres étant en plus des artisans passionnés, il est normal que, même en dehors du compagnonnage, ils aient acquis des connaissances et des «coups de mains» particuliers.

Un Compagnon bijoutier, par exemple, a essayé de m'expliquer sa méthode pour reconnaître les pierres précieuses: il met la pierre dans sa bouche et selon sa chaleur, ou sa rugosité contre les dents et la langue il peut reconnaître à coup sûr la plupart des pierres courantes. Cette méthode très ancienne n'est pas connue des jeunes gens qui sortent des écoles techniques. Les Compagnons cuisiniers par contre ont des recettes et des «trucs» qu'ils partagent seulement entre eux. Cela s'explique par le grand nombre de Compagnons de cette catégorie et par la spécificité des techniques culinaires.

Les Compagnons menuisiers connaissent des colles (par exemple la plus simple: le jus d'ail) inconnues ou pas utilisées par les autres. Certaines façons de mesurer qui frisent le *trait*, des calculs simples pour les escaliers en colimaçon, etc.

Parmi les raisons qui ont abouti à l'abandon de la transmission des techniques, certains vieux compagnons citent le fait que les camarades qui devraient profiter de leurs expériences ne partent pas, comme dans le passé, mais restent en ville. Or, une des raisons des anciennes transmissions de connaissances était justement que ceux qui les recevaient quittaient la ville après un court séjour, ce qui les empêchait par la suite de faire concurrence aux initiateurs sur le marché local.

Vie sociale.

La cayenne ne vit pas en circuit fermé, repliée sur elle-même. A part ses relations avec ses consœurs suisses et françaises, elle a tout un éventail d'ouvertures discrètes sur d'autres horizons.

Elle est tout d'abord reconnue par l'Etat de Genève. Les occasions de rencontres sont rares mais elles existent. J'ai déjà fait remarquer qu'au dernier Congrès de l'U.C. à Genève, en 1963, plusieurs personnalités civiles furent invitées.

La plupart des gros entrepreneurs connaissent son existence et quelque fois ils demandent tel ou tel ouvrier hautement spécialisé, je cite une lettre d'une entreprise en bâtiment (Le Compagnonnage No 8 de 1970): «J'ai bien trouvé des manœuvres, mais en ce qui concerne un Compagnon je ne dois pas trop y compter et je crois que tu vas pouvoir prendre tes dispositions pour m'en envoyer un. Je compte sur toi et t'en remercie à l'avance...»

Il est vrai aussi que la discrétion entourant les Compagnons rend souvent difficile les premiers contacts avec les patrons. La cayenne par principe ne fait aucune propagande et très peu d'information publique.

Pourtant, les journaux locaux de ces dernières années ont dédié plusieurs pages aux Compagnons (La Suisse, 1er septembre 1963/idem 1964/etc.), la télévision Romande les a présentés le 7 mars 1971 («Enigmes de notre temps»).

Aucun contact officiel ne semble établi avec les syndicats genevois, là aussi la diversité de leurs professions joue un certain rôle.

Aucun contact officiel non plus n'existe avec les services de la formation professionnelle.

Par contre, les Compagnons s'intéressant à la formation des jeunes en général, ils ont une certaine influence indirecte sur l'enseignement technique. Cette influence passe par des canaux individuels et extra-cayenne; par exemple, l'actuel Président enseigne une matière technique dans une école genevoise. Il est clair que leurs connaissances professionnelles les mettent souvent en contact avec des jeunes ou avec d'autres ouvriers à former.

Aucune relation n'existe en revanche avec les Eglises. Tout en étant bien loin de la prise de position de la Sorbonne du XVIe siècle, l'Eglise Catholique Romaine tolère à peine le Compagnonnage. Cette tolérance est discutée sur plusieurs points. Les Réformés par contre n'ont aucun grief à formuler envers les Compagnons.

Des relations officielles et étroites existent avec la plupart des Loges Maçonniques genevoises. Le langage, les idées, les méthodes de travail sont à peu près les mêmes, les cérémonies de réception, les rites, les signes et mots de reconnaissance n'ont pas de différences fondamentales. Un certain nombre de Compagnons semble faire partie aussi de Loges de la région.

Ces relations sont rendues officielles par des «Chartes de Reconnaissance» réciproques. Ces Chartes semblent exister entre l'Union Compagnonnique et l'Alpina, la Grande Loge de Suisse, le Grand Orient Martinique Suisse et la Ligue Universelle des Francs-Maçons.

L'ensemble des Loges de ces groupements (entre 20 et 25) est donc ouvert aux visites des Compagnons et la cayenne reçoit des visites de la part de leurs membres. «Le Compagnonnage» invite souvent ses abonnés à aller visiter tel ou tel Atelier maçonnique (No 1 de 1966/ No 6 de 1966/ No 3 de 1968, etc.), des lettres personnelles sont aussi envoyées.

Des relations officielles moins étroites existent aussi avec la cayenne

de la Fédération Compagnonnique des Travailleurs du bâtiment et avec les Hambourgeois.

Le problème des contacts éventuels avec les itinérants sauvages est très difficile à cerner. Les Compagnons de passage n'étant rattachés à aucune association, ils viennent à Genève en isolés, sans appuis et sans se faire reconnaître. Il semble que leur moyenne annuelle ne dépasse pas la dizaine.

La Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment

La Fédération, née en France en 1952, réunissait une partie des charpentiers de *Liberté* et quelques membres de l'*Association ouvrière des Compagnons du Devoir*. Sa structure, son esprit, ses rites diffèrent sur plusieurs points de ceux de l'Union Compagnonnique.

La première cayenne de la fédération vit le jour à Genève en 1954, fondée par M. Pierre Baumann, dit La Fraternité de Plainpalais. A cette époque l'association n'avait pas de local et un nombre très limité de membres. En 1956 elle se trouve au 10 de la rue des Caroubiers (une dizaine de membres), en 1966 à l'Hôtel du Cheval Blanc à Carouge, en 1967 au 4 de la Route des Acacias (12 membres), en 1969 au 2 de la rue Caroline (16 membres). Ses effectifs actuels de Compagnons stables ne dépassent pas la quinzaine, mais une différence fondamentale avec l'U.C. est ici à remarquer: les membres de la Fédération ont gardé la plupart des règles des vieux *Devoirs*, comme par exemple les cérémonies de réception très pénibles qui durent toute une nuit et surtout le Tour de France. Le tour signifie que la plupart des candidats reçus aspirants doivent par la suite terminer leur formation professionnelle et humaine en d'autres villes, siège de la cayenne de la Fédération.

Plusieurs jeunes ouvriers donc, reçus dans cette cayenne, partent ensuite pendant trois ou quatre ans. Des itinérants français, belges ou hollandais viennent par contre travailler à Genève pour des périodes allant de 3 à 8 mois (avec le statut de saisonniers) et ils sont à cette occasion aidés et entourés par les membres stables de la cayenne.

De 1954 à 1971, 170 itinérants sont passés par Genève et y ont travaillé comme maçons, carreleurs, tailleurs de pierres, plâtriers, charpentiers, couvreurs, menuisiers et serruriers; leur âge va de 18 à 25 ans. Les anciens ont tous passé les 45 ans et une bonne moitié a abandonné toute activité manuelle. Pour les mêmes raisons qu'à l'Union Compagnonnique, ils sont devenus des employés ou des cadres techniques.

La cayenne n'a pas un nombre suffisant de membres pour avoir une mère et une Dame hôtesse qui rempliraient les fonctions d'usage. Ces Compagnons sont plus attachés que leurs confrères de l'U.C. à de nombreuses règles et traditions des *Devoirs*. Chaque départ d'un itinérant, par exemple, donne lieu à une cérémonie spéciale. Des sceaux en nacre ou sculptés dans le bois ou dans la pierre sont laissés sur les chantiers.

Ces marques se trouvent souvent entre les pierres ou en des endroits tels

qu'elles sont invisibles. S'agissant de messages d'amitié transmis aux futurs frères, un simple observateur risque fort de ne jamais les voir.

Leur vie culturelle se déroule à peu près comme à l'U.C. La seule différence consiste dans leur utilisation courante des Cours industriels du soir pour la formation ou spécialisation des apprentis. Des accords officiels entre la Direction de ces Cours et le comité Directeur de la cayenne ont abouti à de nombreuses heures de leçons données à de jeunes Compagnons. Au début de 1972 la cayenne a organisé une exposition publique des principaux chefs-d'œuvre des dernières années.

La vie sociale diffère sur plusieurs points de celle de l'U.C. Tout d'abord aucun document officiel d'Etat (Registre du Commerce ou autres) n'existe sur cette cayenne; l'Etat de Genève devrait donc théoriquement l'ignorer. Néanmoins certaines démarches ont lieu auprès des services de la ville.

Des relations étroites existent avec la FOBB. Contrairement à l'U.C. les Compagnons de la Fédération sont très proches du syndicalisme et, politiquement, il semblerait que la plupart adhèrent à des idées de gauche.

L'Office genevois de la Formation professionnelle connaît et reconnaît la cayenne. A une certaine époque, des pourparlers eurent même lieu afin que l'Office mette à sa disposition une villa pouvant servir de logis aux itinérants et comme Centre d'apprentissage. Ce projet n'a pas eu de suite, mais les Compagnons espèrent le réaliser dans un proche avenir. En France, l'Etat a donné à la Fédération plusieurs centres de formation et d'accueil.

L'Eglise catholique reconnaît la Fédération et plusieurs cérémonies communes ont souvent lieu. Par exemple, le 9 novembre 1970 un enterrement compagnonnique-religieux eut lieu à l'Eglise de St. Jean sur Veyle, en France. Les Compagnons avaient leurs couleurs et la cérémonie fut mixte. Quelques mariages compagnonniques ont aussi eu lieu à Genève ces dernières années.

Ni la Fédération ni la cayenne n'entretiennent de relations avec les Loges Maçonniques, aucune Obédience maçonnique Suisse ne reçoit donc ces compagnons, exceptées quelques Loges libérales et progressistes. Des contacts officiels et étroits sont par contre entretenus avec les Hambourgeois: le droit de visite est réciproque et plusieurs manifestations publiques sont faites en commun.

Les Zimmermanns

Les Compagnons Hambourgeois sont les seuls à être connus du grand public à cause de leur costume traditionnel en velours noir. Ils viennent régulièrement à Genève depuis la première guerre mondiale et même avant. Quatre associations de Compagnons existent à Hambourg: Les cravates noires, les plus anciens et les plus connus en Europe, les cravates bleues, les rouges et les sans cravates. Des sections florissantes

de ces quatre groupements existent en Suisse alémanique. Genève n'est qu'une ville de passage où ces Compagnons travaillent durant des périodes qui varient de 6 mois à une année, avant de terminer leur Tour d'Europe à Jérusalem.

En 1950 ils étaient à peu près 20, entre 25 et 30 en 1960, 10 ou 15 après 1962. Dès cette époque et jusqu'à nos jours leur nombre varie entre 10 et 15. Il faut remarquer trois faits en ce qui concerne le passage des Hambourgeois à Genève. En premier lieu, de vieilles traditions de confiance ont toujours fait qu'un petit nombre d'entreprise du bâtiment ont embauché et embauchent actuellement encore ces Compagnons: ces entreprises sont connues à Hambourg, Bâle et Zurich, lieux de recrutement des Zimmermann; elles offrent à leurs ouvriers, à part le travail, tout un éventail de services, comme les locaux pour la cayenne, des logements et une certaine assistance sociale.

Depuis de nombreuses années, l'entreprise Casai à Genève embauche des Hambourgeois et elle assume des travaux que seuls ces compagnons sont capables de faire.

Autre fait: en 1962 un charpentier hambourgeois manqua à certaines règles morales de la cayenne (dettes et mauvais comportement envers une jeune femme). Le comité Directeur de la cayenne lui donna une leçon un peu trop dure: ce jeune homme fut lancé par une fenêtre, il eut un bras cassé et d'autres blessures. Le Président (Peter S.) assumait entièrement la responsabilité de cette affaire. Le procès dura très longtemps.

La peine infligée au Président de la cayenne ne fut pas très sévère mais son Association (les cravates noires) se vit par la suite interdire la permanence en ville par la police des étrangers. De plus, le Comité central des cravates noires à Hambourg déclara «interdite» la ville de Genève.

Plusieurs personnalités genevoises s'en mêlèrent, des lettres furent envoyées à la police, au Grand Conseil et même au BIT, l'interdiction hambourgeoise provoqua une réaction de la part de la police des étrangers, mais elle ne fut pas levée et depuis l'année 1965 les «cravates noires» ne mettent plus les pieds à Genève. Actuellement un nombre très restreint de *Zimmermann* se trouvent donc parmi nous et cette situation ne changera pas jusqu'à ce que les deux parties fassent un effort de rapprochement.

Un troisième fait particulier aux Hambourgeois: depuis leurs origines ils se sont spécialisés dans les travaux du bâtiment (tailleurs de pierres, paveurs, carreleurs, maçons et charpentiers en bois et en fer) et ils semblent être aujourd'hui les seuls compagnons qui gardent encore de vrais secrets de métier.

Quelques contremaîtres non-compagnons m'ont décrit certains aspects du travail des Hambourgeois: Ils ont avec eux des outils personnels introuvables en Suisse et qu'ils n'aiment pas prêter; ils sont capables de calculs et de projets que ne peuvent faire d'autres ouvriers de même

catégorie; ils ont, dans la construction de charpente en bois, des systèmes et des capacités qui ne sont ni connues ni appliquées par les autres spécialistes du bois.

Leurs travaux sont immédiatement reconnus par un bon contremaître, grâce à leurs caractéristiques et aux méthodes employées. Plusieurs granges en Savoie ou dans la campagne genevoise sont notoirement connues pour être l'œuvre de compagnons hambourgeois.

Traditionnellement isolés, les *Zimmermann* ont peu de contact avec les services et les associations genevoises. Le Café du Cheval-Blanc à Carouge, ou des locaux mis bénévolement à leur disposition par des entreprises leur servent de cayenne, une Mère et un Comité Directeur stable leur permettent une organisation en ville.

La Cayenne de la Fédération Compagnonnique des métiers du bâtiment est la seule association qui entretient quelques relations avec les *Zimmermann*.

En 1960, par exemple, les deux cayennes défilèrent ensemble le 1er mai.

Conclusion

Cette description des compagnonnages à Genève est bien sûr fragmentaire et superficielle pour plusieurs raisons.

Dans le passé, les Compagnons voyageaient énormément (France, Hollande, Belgique, Allemagne). Des relais fixes ont toujours existés dans ces pays et encore actuellement la plupart des grandes villes françaises et suisses possèdent des cayennes, des auberges et des Rouleurs compétents. La plupart des compagnons des siècles passés restaient seulement quelque mois au même endroit.

Il est par conséquent très difficile de décrire et d'analyser la vie des Associations dans un lieu déterminé.

Une approche européenne ou en tout cas suisse serait nécessaire pour écrire l'histoire des compagnons à Genève. Une des idées maîtresses du compagnonnage est l'internationalisme, le mépris des frontières et un idéal de communion idéologique et professionnel des hommes.

Plusieurs compagnons accomplis ou «remerciants» habitant Lyon, Tours, Hambourg ou ailleurs gardent des documents, des brochures, des lettres comme souvenir de leur passage à Genève. C'est le cas aussi de certaines cayennes, malgré la tradition de brûler les archives tous les 25 ans. La Fédération des cravates noires à Hambourg possède, par exemple, tout le courrier échangé entre 1962 et 1965 concernant le cas Peter S. Il est en revanche pratiquement impossible d'obtenir des renseignements précis sur ce cas et sur ses répercussions dans le milieu compagnonnique genevois.

A part cela, la plupart des compagnons ayant travaillé à Genève, surtout dans les siècles passés, étaient des itinérants qui se sont ensuite fixés

dans leur pays d'origine, restant membres honoraires des cayennes locales.

Plusieurs renseignements concernant Genève se trouvent dans les archives d'Etat ou compagnonniques à Paris, Tours, Hambourg. La tradition orale et les documents locaux permettent une reconstitution approximative de l'histoire des compagnons. Or la période la plus intéressante se situe entre le XVe et le XVIIIe siècle. Une étude limitée à Genève et utilisant seulement les documents trouvés sur place est malheureusement insuffisante.

Cependant, les compagnons des siècles passés ont laissé à Genève de nombreuses traces en bois, en métal, en pierre. L'essentiel se trouve donc là et ne demande qu'à être étudié. L'Union compagnonnique, quelques vieux amateurs et des antiquaires ont de nombreux travaux signés par des compagnons des XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles. Plusieurs monuments, églises, palais portent les marques compagnonniques. Perdiguier a travaillé en 1927 à l'église St. Joseph, les greniers du palais des Nations, la fontaine de l'Escalade, l'église du Sacré-Cœur, plusieurs dizaines de cheminées chez des particuliers portent ces marques. Jusqu'au début du XIXe siècle les compagnons de n'importe quel rite avaient des techniques inconnues des autres ouvriers.

Par exemple la cayenne de l'U.C. expose dans son restaurant une étoile en ardoise ciselée de 1700: un carreleur d'aujourd'hui ne pourrait accomplir ce travail qu'avec des outils (perceuse, scie mécanique) utilisés seulement depuis une cinquantaine d'années (grandes vitesses dues au moteur électrique et mèches ou scies en acier spécial extra-dur). L'auteur inconnu de cette étoile doit avoir utilisé une technique aujourd'hui perdue.

Les Hambourgeois restent les seuls à avoir encore des méthodes de travail particulières et plusieurs constructions en ville et dans les campagnes en rendent témoignage. Cet aspect de l'univers compagnonnique pourrait apporter des éléments intéressants du point de vue culturel et technique: il présuppose évidemment certaines connaissances des techniques du bois, de la pierre, des métaux.

Une recherche de ce genre demanderait quelques mois et de nombreux entretiens avec des contremaîtres et des ouvriers spécialisés.

Jusqu'à la première guerre mondiale et encore en partie actuellement, les compagnons accomplis abandonnent la Société, s'installent en ville comme patrons et n'ont que des contacts sporadiques avec les cayennes. Comme toutes les villes fréquentées par les compagnons, Genève a toujours eu des «remerciants». Aujourd'hui ils semblent être une cinquantaine (petites patrons, artisans souvent indépendants, tenanciers de brasseries). Cette deuxième partie du compagnonnage est intéressante et continue, d'une façon ou d'une autre, à soutenir le mouvement.

Le *Premier* en ville ou le *Rouleur* vont le plus souvent chez les anciens Compagnons pour placer les apprentis. En cas de congrès ou de dépenses dépassant le budget de la Société, les anciens font volontiers paraître

des annonces dans les revues des Cayennes. Les anciens soutiennent les membres dirigeants par leurs expériences et leurs relations.

Cela dit, il me semble intéressant de mettre l'accent sur le fait que depuis une vingtaine d'années le nombre des compagnons genevois et itinérants (Hambourgeois exclus) a augmenté considérablement. Le taux d'accroissement annuel est de l'ordre de 10 à 15% en France, de 8 à 10% à Genève. A part l'accroissement des candidats, les trois associations françaises (Association ouvrière des compagnons de Devoir, Fédération compagnonnique des ouvriers du bâtiment, Union compagnonnique) augmentent continuellement leurs moyens et leurs Centres d'accueil et d'apprentissage: 5000 compagnons fréquentent actuellement les Cayennes, en 1961, 1500 aspirants ont suivi des cours dans les ateliers compagnonniques. Des Centres avec logis, salles de cours, etc. existent à Paris, Lyon, Strasbourg, Nantes, Marseille, Toulon, Bordeaux, Tours, Angers, St. Etienne, Reims, Nice.

Genève et la Suisse en général sont loin de cette ampleur française. Une augmentation des aspirants, des moyens et des réalisations pourtant existent et surtout les pronostics pour l'avenir sont très positifs.

Cet accroissement peut apparaître illogique à première vue. En effet les raisons classiques de ces mouvements ont disparu aujourd'hui: les syndicats sont de plus en plus forts et les cayennes ne répondent plus à un besoin. Les assurances privées ou publiques remplacent aisément les vieilles lois de solidarité et de secours mutuel entre compagnons, les écoles techniques et l'organisation des apprentissages enlèvent aux Cayennes toute velléité de former professionnellement des ouvriers.

D'autres raisons doivent donc expliquer cette renaissance des compagnonnages. Jean Bernard («Le Compagnonnage», revue internationale du travail – 1953, p.125) expose une série de raisons qui sont acceptées par la plupart des spécialistes de questions compagnonniques.

En premier lieu, le compagnonnage traditionnel aurait eu dès le XVIIIe siècle plusieurs structures et modèles éthno-culturels repris ensuite par la société industrielle (les auberges de la jeunesse, les assistantes sociales, etc).

La société ouvrière actuelle pourrait donc voir encore dans ces vieux mouvements des modèles à suivre.

Les Cayennes ou les Centres d'accueil sont des communautés où les jeunes peuvent profiter de l'expérience des aînés, jouir d'une certaine indépendance et d'une atmosphère fraternelle qui n'existe nulle part ailleurs.

L'internationalisme développé dans ces milieux ne peut qu'attirer les jeunes ouvriers désireux de connaître et de voir le monde.

Enfin, et surtout, l'organisation contemporaine du travail manuel a des côtés négatifs qui sont toujours plus lourds pour les jeunes à l'esprit indépendant et vif.

La spécialisation, le morcellement et l'automatisme des gestes, l'absence d'investissement affectifs sur l'objet fabriqué, la «prostitution» du salarié

sont tous des facteurs de mécontentement qui peuvent stimuler des jeunes à frapper à la porte d'une Cayenne.

Ce compagnonnage aide réellement un certain nombre de jeunes à s'adapter à un système économique et idéologique qu'ils considèrent comme aliénant et destructeur pour l'homme.

Deux questions se posent maintenant: quel a été le poids des compagnonnages sur la vie économique et culturelle de Genève? Quelle est son influence actuelle?

Je suis obligé de reconnaître que, sur les deux plans, l'apport des compagnons passés et présents semble minime. Tous les faits concordent pour penser que le compagnonnage des siècles passés a été plutôt l'affaire d'une élite ouvrière jalouse de ses prérogatives, fermée sur elle-même, incapable d'apporter des changements fondamentaux dans l'économie ou dans les techniques. Même dans les siècles de grande splendeur du *Devoir*, celui-ci a toujours intéressé un pourcentage très faible de la masse laborieuse. Ses méthodes, ses réalisations, ses hommes ne sont connus que par un cercle restreint d'initiés. Sur le marché européen et genevois du travail, les compagnons n'étaient en définitive qu'un nombre très réduit de bons artisans; à cause des secrets de leurs associations il n'y a pas eu d'importations fondamentales de techniques ou de secrets de métier.

Sur le plan des syndicats ou des assurances, contrairement à ce qui s'est passé en France, Genève n'a pas bénéficié des schémas et des modèles compagnonniques. Les problèmes du travail étant moins durs ici qu'en France, le compagnonnage local n'a jamais eu suffisamment de motivations et de force politique pour modeler les services sociaux des ouvriers. Nous avons ici probablement la différence la plus nette entre ces mouvements français ou allemands et les suisses.

Je dirais même qu'à Genève le Compagnonnage a été plutôt philosophique et culturel que syndical et politique. Il n'a pas eu non plus une influence réelle sur la culture ouvrière. Par sa discrétion, par l'absence de Centres stables et solides (jusqu'en 1982, le compagnonnage genevois était un reflet du français, sans véritables raisons économiques ou politiques), par le grand nombre d'itinérants «sauvages» qui passaient quelques mois seulement à Genève, le compagnonnage local semble avoir été et être un phénomène isolé et sans répercussions sur la culture ouvrière en général. L'énorme bagage philosophique, moral, symbolique des compagnonnages locaux est resté en circuit fermé. Peu d'ouvriers aujourd'hui suivent l'esprit compagnonnique (travailler pour le plaisir, non pour l'argent, respecter la matière et les objets, considérer le travail comme un phénomène sacré de libération et d'expression humaine, etc.). Le seul secteur où ces principes sont appliqués formellement semble être l'ergothérapie, qui est née d'ailleurs avec la société industrielle et à cause d'elle.

Certains dirigeants des cayennes genevoises lancent pourtant des pronostics très positifs. Considérant les besoins nouveaux créés par le

travail, ainsi que la nécessité de plus en plus ressentie d'une communauté idéologique et affective, ils pensent que le compagnonnage pourra devenir un moyen de réparer des destructions consécutives à l'industrialisation. Selon certains, l'Univers compagnonnique pourrait très facilement s'adapter au Tiers-Monde et l'aider à franchir le pas du Moyen-Age au monde industriel. Les structures socio-culturelles de ces pays, semblables en partie aux nôtres d'il y a trois ou quatre siècles, pourraient offrir un terrain propice au compagnonnage.